

La prédatrice et la vieille demoiselle

Jean-Yves Charlebois

Number 55, Summer 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22824ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Charlebois, J.-Y. (1991). La prédatrice et la vieille demoiselle. *24 images*, (55), 87–88.

LA PRÉDATRICE ET LA VIEILLE DEMOISELLE

par Jean-Yves Charlebois

De plus en plus nombreux sont les films, et non des moindres, qui aboutissent directement sur les étagères des clubs vidéo sans connaître de sortie en salle. Loin de prétendre à une exhaustivité d'ailleurs non pertinente (bien des navets ne subissent là qu'un sort mérité), cette chronique proposera désormais une sélection évidemment subjective de films injustement «tabletés», en plus de rattraper des titres que l'accélération vertigineuse du roulement de l'exploitation, conjuguée à nos délais de production, nous amène à manquer à l'occasion.

KILL ME AGAIN de John Dahl

Un couple de braqueurs impavides raffe à la pègre, avec bris de porteur, près d'un million de dollars. La somme est trop importante cependant pour ne pas alarmer X, avisant recta qu'il vaudrait mieux prendre la tangente et laisser dormir le fric au moins une année. Mais, à l'évidence, Y ne l'entend pas de même, qui savoure leur triomphe au-delà de la jubilation, jusqu'à la frénésie (on songe à l'admirable *Charley Varrick* de Don Siegel), et décide quant à elle de s'adjuger la totalité de la somme volée, quitte à laisser son complice sur le carreau, légèrement gibbeux bien que gros d'une promesse de carnage. Débarquée à Reno pour flamber un peu, la jeune femme toutefois ne tardera guère à prévenir le come-back de son infatigable coupe-gorge et c'est à cet effet qu'elle machinera sa propre disparition factice dont la quête d'assistance auprès du détective Jack Andrew justifiera plus loin le titre du film.

Que cette bluette se recommande à l'amateur par ses indéniabiles qualités plastiques, la sobriété du ton (généralement crépusculaire ou nocturne) et la précision dans les temps forts ne devrait pas souffrir d'objection sérieuse. Joanne Whalley-Kilme, épouse à la ville de Val Kilme qui interprète ici le rôle de Jack, fait merveille aussi bien dans les scènes de séduction que dans l'abattage de sa fragilité émotionnelle: ses frémissements, ses sursauts de rage, ses étonnements repris de justesse, son implacable rouerie et, pour tout dire, son animalité, ne sont pas indignes de la griffe des héroïnes prédatrices, tour à tour fascinantes et fascinées, qui vont d'Ida Lupino à Isabelle Adjani (*Mortelle randonnée*) en passant par Peggy Cumming (*Gun Crazy*).

Même si la narration s'ordonne autour du personnage fatidique de Y, celui de Jack Andrew vaut quand même mieux que le simple tampon à quoi il serait facile de le réduire. Raide et désenchanté comme tout bon privé digne de ce nom,

dans le droit fil des créatures opaques et massives que nous ont habitués à déchiffrer les séries B Warner ou R.K.O des «roaring forties», l'acteur prête sa silhouette pesante à un jeu où la tristesse et l'espérance rentrée le cèdent, par petites doses, à des accès d'intelligence toujours décalés et à la limite de l'irréparable. Rongé par le deuil de son épouse, sa rencontre avec Y, qui n'a rien de fortuit, aiguillonnera dès lors l'intérêt de l'action sur le parallèle entre les deux femmes: l'une bénéfique mais absente, et l'autre, Y.

À ces redistributions d'attributs réfrangibles, correspondants, viennent se greffer la symétrie des déterminations et l'équilibre des figures, chacune poussant les autres à agir en parfaite conformité avec les exigences de notre regard non moins qu'avec l'espace où ils s'inscrivent. Les rimes visuelles abondent, certaines discrètement humoristiques. La lumière, s'attachant à révéler quelques somptueux détails «symboliques» (ainsi le tailleur blanc écru et la

CARRÉMENT

LA BOÎTE NOIRE 4450, rue St-Denis, 2^e étage 287-1249



Imaginons un peu que la Boîte Noire soit un film. Sûrement celui d'un jeune réalisateur. Pas hermétique, pas con non plus. Possiblement à contre-courant. Le genre qui finalement se taille une place au box-office au grand dam des comptables et autres vendeurs de balayuses, ébahis.

La critique: une vidéo-boutique qui affiche une **Vision Originale**.

robe rouge de Y), ne laisse pas de magnifier les couleurs minérales des paysages névadéens, contrastant avec celles, banalement stridentes, des casinos et des hôtels de Reno. La musique enfin, lancinante mais sans lourdeur, reste mesurée pour une fois, soulignant moins qu'elle ne commente le pathos inhérent au sentimentalisme « moderne » du genre noir. Bref, un petit film à la fois agréable et sérieux qu'on regrettera de ne pas avoir découvert sur grand écran.

OLD GRINGO de Luis Puenzo

Autre injustice, irrémédiable cette fois, que l'absence dans nos salles du magnifique *Old Gringo*, réalisé par Luis Puenzo (*L'histoire officielle*) et sorti furtivement aux États-Unis et en France il y a plus d'un an déjà.

De la tumultueuse histoire de la révolution mexicaine nul autre art, si ce n'est précisément celui qui nous occupe, n'aura su tirer comme il convient les euphorisantes leçons de son esthétique. Depuis Raoul Walsh jusqu'à aujourd'hui, Hollywood ni Cinecittà ne manquèrent d'occurrence, chacun à sa manière, pour célébrer cette formidable fiesta populaire: tantôt traitée dans le goût picaresque (cf. les synérèses Mitchum signées respectivement Richard Fleisher et Robert Parrish), tantôt selon des préoccupations de type idéologique nettement moins étriquées (mais l'un n'empêche pas l'autre, à preuve: Robert Parrish encore avec *The Wonderful Country* et Richard Brooks avec *The Professional*). Au demeurant, que cette production soit redevable à l'initiative, sinon à l'intérêt

compréhensif, de la « compagnie » de Mrs. Fonda indique bien le niveau de compétence auquel on doit en partie inférer la réussite artistique de l'entreprise... et son insuccès critique hélas!

L'action se situe en 1913. Deux Américains en rupture d'identité se trouvent engagés dans l'assaut contre une hacienda familiale inféodée à l'ancienne dictature. Septuagénaire légèrement suicidaire, le célèbre écrivain Ambrose Bierce et Harriet Winslow, « vieille demoiselle » bien en chair appelée pour instruire ladite famille mais qui s'adaptera rapidement à la nouvelle situation, n'auront qu'à bien tenir leur rôle auprès du jeune général Arroyo, bâtard parricide du propriétaire-patron, qui mènera l'insurrection paysanne à la victoire pour aussitôt s'incruster dans la place laissée en creux par la déroute des fédérés.

Tout d'abord chacun pour soi, la suite du récit offrira à nos trois protagonistes la chance (qu'est-ce qu'une révolution après tout?) d'accéder à une conscience plus large et plus généreuse (en tout cas pour les deux gringos) sans escamoter néanmoins l'accélération de leur trajectoire indirectement « ontologique ». Aussi, c'est de façon toute naturelle que le dispositif de réverbération des attributs assurera la courroie de transmission indispensable à la résolution du conflit, conflagration plutôt, dont la narratrice, Harriet, sera seule à sortir vivante — en dépit du titre, c'est elle effectivement que le cinéaste s'attachera à découvrir en sa métamorphose, la désignant d'emblée comme la principale

héroïne de l'histoire.

Bâti sur un scénario assez robuste et flexible pour pouvoir supporter quelques souveraines sorties de lyrisme flamboyant, le film de Puenzo n'est pas sans rappeler d'autres constructions en trois unités où les accès de baroque n'entament jamais l'œuvre que pour mieux en faire éprouver l'homogénéité (je pense notamment à *Vera Cruz*, autre western « mexicain », où l'érotisme précipitait en l'exacerbant une aventure elle aussi « full of sound and fury »). Ici, le talent du metteur en scène s'exerce sans discontinuer à ventiler un espace encombré, chaotique, dans lequel les personnages ont toute aise pour se battre, s'ébattre et par-dessus tout danser. L'élégance des déplacements souvent chorégraphiés transmet aux comédiens une chaleur à coup sûr communicative et qui s'étend jusqu'au moindre figurant.

Gregory Peck, qu'on ne voyait déjà plus que de loin en loin depuis le début des années 70, compose un surprenant personnage: son Bierce trimardeur intervient aux côtés d'Harriet comme une suggestion de contrepoint, nullement pontifiant, qui marque le partage entre le sensible et le superfétatoire, la vérité et la vanité, dans l'évolution de celle-ci. Pour la grande actrice, le rôle de Miss Winslow donne à recouvrir une candeur juvénile dans la maturité qui n'est pas loin d'évoquer celle de la Jean Simmons d'*Elmer Gantry* et de *Spartacus*.

En somme, l'échec commercial d'*Old Gringo* reste pour moi un mystère: incompréhensible et irritant. ■



Miss Winslow (Jane Fonda) dans *Old Gringo*.

KILL ME AGAIN

É.-U. 1989. Ré.: John Dahl. Int.: Val Kilmer, Joanne Whalley-Kilmer, Michael Madsen. 95 minutes.

OLD GRINGO

É.-U. 1989. Ré.: Luis Puenzo. Int.: Jane Fonda, Gregory Peck, Jimmy Smits, Patricio Contreras. 119 minutes.